

NUMÉRO 04
MARS 2017

POLITIQUE#02
La chasse aux décibels
est lancée
Pages 8 & 9

PRESSÉ ORANGE

LE MAGAZINE DES 1^{ÈRE} ANNÉE
JOURNALISME ISCPA TOULOUSE

SOCIÉTÉ#03
Des loisirs pour tous
Pages 12 & 13

NEW TECH#05
Les ouvriers du web
Pages 20 & 21

TOULOUSE

UNE VILLE QUI A DU CHIEN



SOMMAIRE

04

GRAND ANGLE

Le journalisme constructif, une solution pour les médias.



08

POLITIQUE

Vie nocturne à Toulouse, on avance.

12

SOCIÉTÉ

Les barrières se lèvent pour vaincre le handicap.



16

ÉCONOMIE

Slashing, de nouvelles façons de travailler.

20

NEW TECH

Avis de recherche : développeurs, ouvriers du web.



24

CULTURE

Music Box : une autre manière de partager la musique.

RÉDACTION

iscpatoulouse@groupe-igs.fr

Directrice de la publication : Céline Griffoulière

Rédaction en chef : Dorisse Pradal & Philippe Kallenbrunn

Maquette et exécution : Richard Talut, Cédric Serres, C1 Promo 2016-2017

Secrétariat de rédaction : Sébastien Marcelle, Anne-Carole Attanasio
J1 Promo 2016-2017 : S. Aiguedieu, T. Arlet, P. Arnould, A-L. Cabarrou, C. Doumenc, M. Gausseran, A. Girardeau, S. Heydon, T. Laurens, M. Lorec, M. Louvet, C. Mercier, C. Obry, F. Olivier, S. Sales, V. Tsiao

Crédit photo UNE : Annette Shaff - www.fotolia.com

iscpa!

EDITORANGE

CÉLINE GRIFFOULIÈRE



Crédit : Martin Gausseran

UN AUTRE REGARD

Vous avez entre les mains la 4^{ème} édition de Presse Orange, le magazine réalisé par les étudiants de 1^{ère} année de l'ISCPA Toulouse.

Cette année encore – et plus que jamais – nous avons conservé la ligne éditoriale du journalisme de solutions, convaincus du rôle inspirant que doivent avoir les médias. Notre société regorge d'initiatives, d'idées, de projets qui méritent d'être mis en lumière, analysés et expliqués car ils font partie de notre quotidien, tout autant que la crise, le chômage ou les conflits ! Depuis 4 ans, ce courant journalis-

tique fait son chemin, soutenu par différents acteurs dont Reporters d'Espoirs, ONG à l'origine du journalisme de solutions en France. De nombreux médias ont fait le choix d'intégrer des sujets constructifs et constatent que le taux de lecture, les interactions avec les lecteurs sont beaucoup plus importantes, prouvant une attente forte d'un décodage différent de notre société.

La nouvelle génération de journalistes que nous formons à l'ISCPA ne peut rester à côté de ce mouvement porté par de nombreux médias qui af-

firmement leur volonté de proposer une autre grille de lecture de l'information. A l'instar du Libé des Solutions, des éditions spéciales de Ouest France, de La Croix, les étudiants de l'ISCPA vous proposent d'aller à la rencontre de ceux qui, dans l'agglomération toulousaine, ont un impact positif sur la société. Ils se sont également intéressés à Nice Matin qui a redressé sa situation financière en orientant son site d'information sur le journalisme d'impact.

Vous avez dit journalisme de solutions ou solution pour le journalisme ?

▼ La promo des J1 ISCPA Toulouse en plein bouclage de l'édition 2017 de Presse Orange / Photo D.R





GRAND ANGLE#01

Par S. Heydon, A-L. Cabrou, C. Obry, V. Tsiao, T. Laurens, M. Gausseran et S. Sales

LE JOURNALISME DURABLE

Crédit : Oppidea / ULebeuf



Aussi appelé journalisme constructif ou journalisme d'impact, il ne présente pas que les « problèmes » rencontrés par nos sociétés, mais aussi les solutions qui peuvent ou sont déjà proposées pour les surmonter. Pour autant, il ne s'agit pas d'approuver les solutions présentées, mais de permettre au lecteur d'en prendre connaissance. Selon Jean-Marie Charon, sociologue spécialiste des médias, le journalisme de solutions représente déjà une grande part de l'information. Selon lui, le journalisme de solutions doit constituer un moyen de compléter, d'enrichir l'information, tout en restant dans un journalisme de qualité. Ce n'est pas une alternative au journalisme dit « classique ». Son but premier est d'accompagner, de donner des clés d'interprétation au lecteur, pour lui permettre de résoudre les problèmes auxquels il peut avoir à faire.

UNE IDÉE NOVATRICE

C'est donc avec ces idées que plusieurs médias se sont lancés dans le journalisme de solutions. Depuis 2015, le journal *Le Figaro* propose la rubrique web « Demain ». A travers différents articles, le journal présente des initiatives positives pour tenter de résoudre des problèmes du quotidien. On notera par exemple l'initiative de deux communes bretonnes qui font appel au financement participatif pour mettre en place ou

terminer des projets municipaux. Et c'est un réel succès. Selon le maire de Saint-Brieuc, les habitants se sont mobilisés très rapidement, et la somme nécessaire a été obtenue en vingt jours, alors que le maire s'était donné un mois et demi de délai. Les habitants ont massivement participé pour améliorer le quotidien de leur commune. C'est donc un financement collectif qui va bénéficier à tous.

Dans un dossier d'*Alternatives Economiques* spécial de janvier 2017, le mensuel présente une association qui oeuvre pour la réinsertion de jeunes ayant décroché du système scolaire. Cette école du Jura souhaite donner une seconde chance à ces jeunes en leur donnant la possibilité d'acquérir des connaissances et des compétences, dans le but d'obtenir un travail.

UN REGARD SUR L'INTERNATIONAL

Le journalisme de solutions est aussi présent à l'étranger. Depuis 2016, le quotidien britannique *The Guardian* a lancé sa rubrique « Half Full ». Avec différents articles, le journal présente une autre manière de regarder l'actualité. Par exemple, nous pouvons lire un article symbolisant cette volonté de regarder l'actualité autrement. Dans « Eight charts that show 2016 wasn't as bad as you think », le journal explique qu'il y a tout de même de bonnes nouvelles à retenir de

2016. En reprenant des faits d'actualité, le journal retourne l'information pour en changer le sens de lecture.

Changer de regard sur l'information, voilà une des fonctions du journalisme de solutions. Comme l'expliquait Jean-Marie Charon, l'article

AVEC LE JOURNALISME DE SOLUTIONS,
ON SE DEMANDE :
QU'ALLONS NOUS FAIRE DEMAIN ?

donne ici des informations, des clés d'interprétations au lecteur pour s'informer d'une autre manière, pour visualiser son quotidien autrement.

Les pure players aussi se sont mis à la page du journalisme de solutions. Avec sa rubrique « What's Working », le *Huffington Post* présente lui aussi une nouvelle manière d'aborder l'information. Faire passer l'humain avant tout, changer de regard sur l'actualité. Voilà comment nous pouvons résumer le but du journalisme de solutions aujourd'hui. La volonté d'informer reste la même que pour le journalisme dit « classique », mais la manière d'aborder l'information, elle, est différente. C'est donc un journalisme qui s'inscrit dans la nuance, ne pas voir les choses en noir ou en blanc, mais proposer des choses nouvelles, pour essayer d'avancer ensemble.

S.H.

NICE MATIN

ENERGIE POSITIVE

« LE JOURNALISME DE SOLUTIONS PERMET DE MONTRER DE NOUVEAUX PANS DE L'INFORMATION. »

RENCONTRE AVEC LE RESPONSABLE DU DIGITAL ET DE LA RÉDACTION WEB DE *NICE MATIN*, DAMIEN ALLEMAND.



Crédit : Damien Allemand

VOTRE JOURNAL A PRIS UNE NOUVELLE DIMENSION CES DERNIÈRES ANNÉES, POUVEZ-VOUS NOUS RAPPELER CE QUI S'EST PASSÉ EN 2014 ?

Le journal a été placé en redressement judiciaire par le tribunal de Nice, suite à une défaillance de l'actionnaire qui ne pouvait plus assurer le train de vie de *Nice Matin*. Plusieurs repreneurs se sont manifestés, mais ce sont les salariés qui ont finalement racheté la boîte. En effet, ils n'étaient pas très satisfaits des propositions des repreneurs, car elles impliquaient trop de licenciements.

POURQUOI AVOIR CHOISI LE JOURNALISME DE SOLUTIONS ?

Avec Benoit Raphael, nous avons eu l'intuition que le journalisme de solutions allait être l'avenir du journalisme d'ici quelques années. Cela apporte du renouveau dans la manière de traiter l'information. De

plus, le journalisme de solutions fait écho à l'histoire de *Nice Matin*, parce que c'est avant tout d'aventure humaine dont il est question ! L'action des salariés pour sauver la rédaction permet aujourd'hui la collaboration avec des personnes extérieures pour mettre en lumière leurs initiatives.

C'EST UN JOURNALISME D'AVENIR, BEAUCOUP DE PISTES S'OUVRENT.

COMMENT CE CHANGEMENT A-T-IL ÉTÉ ACCUEILLI PAR VOTRE LECTORAT ?

Nous avons eu de très bons retours. On nous a affirmé : « enfin les journalistes montrent des choses qui marchent, et comment ça marche, plutôt que de se concentrer sur les problèmes ». Les lecteurs sont déprimés de voir le traitement qui est fait de l'information,

et le journalisme de solutions permet de montrer de nouveaux pans de l'information. Ne proposer que du journalisme de solutions serait une erreur, mais c'est quelque chose qui plaît particulièrement à notre lectorat.

COMMENT CE CHANGEMENT A-T-IL ÉTÉ PERÇU PAR LA RÉDACTION ?

Au début, cela a été laborieux et compliqué. C'est un vrai changement de culture. Il a fallu convaincre beaucoup de journalistes que l'idée valait le coup. Ils redoutaient que cette nouvelle ligne éditoriale ne soit en fait qu'une sorte de « journalisme de bonnes nouvelles ». En fait, ils craignaient que le journalisme de solutions désincarne le métier. Au contraire, ils s'aperçoivent que ça le fait au contraire évoluer.

« En journalisme, on se questionne sur : Qui ? Quoi ? Quand ? Où ? Comment ? Avec le journalisme de solutions, on en rajoute un : Qu'est-ce qu'on va faire demain ? »

EST CE QUE L'ON PEUT DIRE QUE LE JOURNALISME CONSTRUCTIF A SAUVÉ NICE-MATIN ?

Pas encore ! Le journal n'est pas complètement sauvé. Je m'explique : l'offre "abonnés" fonctionne et progresse tous les mois – ce qui est rare dans le journalisme – mais les revenus sont encore minimes. En outre, je ne peux pas nier que cette forme de journalisme ait donné un nouvel élan au journal. Les ventes papier des autres journaux sont en chute libre. Nous sommes en pleine croissance et nous cherchons à la préserver. Mais nous ne voulons pas pour autant que la formule abonnés prenne le pas sur la formule papier, il faut que les deux restent complémentaires, qu'elles drainent du lectorat sans que cela ne se fasse au détriment de l'une ou l'autre des deux formules.

VOUS-MÊME, COMMENT AVEZ-VOUS CONNU LE JOURNALISME DE SOLUTIONS ?

Nous avons eu vent de ce type de journalisme grâce à l'association Reporters d'Espoirs. Nous avons connu cette association et nous étions même partenaires pour des opérations par le passé. Et ça s'arrêtait là. Maintenant, je vois le journalisme constructif comme une réconciliation du lecteur avec les médias, et un renouveau dans la manière de traiter l'information. C'est un journalisme d'avenir, beaucoup de pistes s'ouvrent. Ce qui est sûr, c'est que les gens perdent petit à petit confiance en les médias et les politiques, et je pense qu'il faut trouver quelque chose qui les réconcilie. Il faut de la rigueur, trouver des histoires inédites, des histoires inspirantes. En plus de ça, les lecteurs sont actifs, ils deviennent associés et participent activement à la démarche journalistique. L'avenir passe par le lectorat, et le journal sera fort si le lien qui le relie au lectorat est fort. À mes yeux, la communauté fait le journal.

M.G. & S.S.



UN NOUVEAU SOUFFLE POUR LE JOURNAL

Au bord de la faillite, *Nice Matin*, né depuis 1947, revoit sa ligne éditoriale. Pour éviter la disparition de ce journal, les employés ont pris une grande décision, racheter le journal. Ce rachat sera le début d'un grand changement pour *Nice Matin*.

Décembre 2014, les employés réussissent à sauver le journal. Ce sont les nouveaux actionnaires de *Nice Matin*. Ils ont décidé de donner une nouvelle ligne éditoriale au journal : « devenir un nouveau journal solidaire et qui fait bouger les choses dans sa région ». Pour être en accord avec cette ligne éditoriale, ils ont décidé, dès janvier 2015, de développer une offre payante se basant sur le journalisme de solutions.

Pour se faire, ils ont reçu en mars 2015, une aide financière du fond Google d'un montant de 600 000 euros. Ce type de journalisme a réussi à sauver le journal. Grâce à ce fond, ils ont développé l'offre numérique. Une trentaine d'articles est désormais disponible en ligne chaque mois. En 2014, *Nice Matin*, comptait seulement 2 000 abonnés en ligne. En 2016, les lecteurs sont cinq fois plus nombreux.

Avec sa nouvelle ligne éditoriale, *Nice Matin* se veut plus proche de ses lecteurs. Les journalistes postent sur Facebook des vidéos de solutions, elles peuvent être partagées jusqu'à 30 000 fois.

Nice Matin espère atteindre les 20 000 abonnés cette année. On peut dire que le journalisme de solution a vraiment donné un nouveau souffle au journal *Nice Matin*. Selon une étude faite en interne, un article sans solution est lu 4 000 fois, alors qu'un article qui présente une solution est lu 6 000 fois.

A-L.C & C.O.

POLITIQUE#02

Par Simon Aiguedieu, Anne-Lyne Cabarrou, Martin Gausseran, Thibault Laurens.

NUISANCES NOCTURNES : ON BAISSSE LE SON



Crédit : Martin Gausseran

QUOI DE MIEUX QUE LES BARS POUR INCARNER LA VIE NOCTURNE DE LA VILLE ROSE ?

Rue Gabriel Péri, l'effervescence de la nuit se fait sentir dès 18 heures, quand les premiers fêtards se retrouvent en terrasse autour d'un verre. Cette rue, connue des Toulousains, a été classée, d'après un récent sondage réalisé par nos confrères de Côté Toulouse, comme étant l'endroit le plus bruyant de la métropole.

Cette même effervescence, de nombreux riverains s'en plaignent, et dénoncent un véritable problème sanitaire : les nuisances nocturnes sont telles qu'elles causent des insomnies très fréquentes et sont sources de soucis de santé pour les riverains habitant près de ces lieux festifs.

Que font les établissements pour répondre à ce problème ?

« Nous avons eu plusieurs plaintes du voisinage, nous avons été contraints à 8 mois de fermeture administrative. Nous avons dû nous mettre aux normes, et nous équiper d'un nouveau type de micro obligatoire, qui est en fait un dispositif automatique qui signale et gère un volume sonore trop important.

Lorsque la musique qu'on diffuse dans le bar atteint un certain nombre de décibels, elle se baisse automatiquement, et les micros nous indiquent que nous devons être vigilants et maintenir le volume à un niveau inférieur », expliquent Julian Schultheis et Antoine

Feredie, propriétaires du Snapper Rock et du Café Pop'. Un dispositif qui semble porter ses fruits, puisque le Snapper Rock n'a pas été l'objet de nouvelles plaintes depuis la mise en place de ces micros.

Pour le Café Pop', le problème est différent. Si l'on retrouve dans ce bar les mêmes limiteurs sonores imposés par la loi et installés au Snapper, ce qui attire les foudres du voisinage concerne les « terrasses debout » : les fêtards qui sortent dans la rue avec leur consommation en main et restent dans le périmètre du bar.

« Historiquement, le Café Populaire était très permissif », ajoute Antoine Feredie. « Aujourd'hui, sa clientèle est principalement composée d'étudiants, et nous surveillons davantage nos consommateurs. Nous avons quand même choisi de continuer à laisser les clients sortir avec leurs verres dans la rue, pour leur confort. Dès lors, tout ce que le café peut faire, c'est disperser les gens en faisant intervenir les portiers pour limiter le bruit extérieur. »

ON NE PEUT PAS NIER L'ÉVIDENCE !

« Nous reconnaissons que le bruit entraîne des nuisances importantes pour beaucoup de personnes, et nous essayons de les limiter au maximum », reconnaît Antoine Feredie, patron du bar situé rue de la Colombette. Pour d'autres établissements, le bruit constitue un tel problème qu'ils ont refusé de répondre à nos questions.

Il faut dire que l'année 2016 a été l'année du record de fermetures administratives pour les bars, la mairie de Toulouse ayant fait de la vie nocturne son cheval de bataille. Campagne d'affichage ou augmentation du nombre de policiers municipaux, les propositions d'Olivier Arsac, adjoint au maire en charge de la Prévention et de la Sécurité, et de Christophe Vidal, président de Toulouse

un problème récurrent, puisqu'elles participent à l'ensemble des nuisances dénoncées par les riverains. Les fêtards sortent dans la rue avec leurs verres, s'interpellent, crient, chantent, ou se disputent, tout cela sous les fenêtres des riverains. Bien Vivre à Toulouse Centre travaille avec la municipalité pour partager l'espace équitablement, et créer un espace urbain homogène et apaisé.



Crédit : Thibault Laurens

▲ Chez Tonton, lieu emblématique de la vie nocturne toulousaine.

Nocturne, trouvent écho dans les revendications de l'association « Bien Vivre à Toulouse Centre ». Son succès est révélateur du problème posé par les nuisances nocturnes : en 2 ans, les 5 riverains créateurs de l'association ont rassemblé plus de 600 adhérents. Aujourd'hui, elle est à la première place des associations toulousaines, et a rejoint le réseau "Vivre la Ville !", un réseau européen visant à résoudre les problèmes de vie nocturne.

« Nous voulons que Toulouse soit une ville apaisée, conviviale, et que tout le monde, le retraité comme l'étudiant, puisse s'y retrouver. Or, nous constatons que l'agitation peut être telle qu'elle nécessite des réponses adaptées et rapides pour que tout le monde puisse vivre paisiblement », explique François Pechmeja, président de l'association.

DE LA COHÉSION !

BVTC travaille sur deux axes : les terrasses et les incivilités.

Les premières se multiplient par manque de réglementation, et rendent la circulation piétonne difficile. Les terrasses debout sont elles aussi

Elle prône un contrôle efficace des terrasses pour limiter les abus et l'empiétement non autorisé sur la voie publique. Une démarche qui s'inscrit dans la logique de la municipalité, qui attribue des procès-verbaux aux établissements contrevenants.

Plusieurs bars du centre-ville toulousain ont déjà été interdits de terrasse pendant 3 jours, la sanction pouvant aller jusqu'à 30 jours d'interdiction.

Les incivilités quant à elles concernent les conséquences directes de la consommation d'alcool : détérioration de la voie publique, cohue dans les rues, autant de problèmes ayant des répercussions sur la santé publique. Dans cette optique, Bien Vivre à Toulouse Centre va intervenir auprès des universités et écoles toulousaines pour débattre, dialoguer avec les jeunes, et les sensibiliser aux attentes des riverains. En parallèle, la municipalité de Toulouse continue à déployer depuis 4 mois ses forces de police dans des endroits clés, pour verbaliser les personnes consommant de l'alcool sur la voie publique.

T.L, M.G. & S.A.

LES RIVERAINS S'ORGANISENT



▲ François Pechmeja, président de l'association Bien Vivre à Toulouse Centre.

L'association apolitique et d'intérêt général Bien Vivre à Toulouse Centre a été créée en juillet 2014. Elle a vu le jour sous l'impulsion des habitants du centre-ville, exaspérés par la violation des réglementations locales et nationales.

Aujourd'hui, riche de ses 600 membres, BVTC est sollicitée par les riverains, jusque là livrés à eux-même via un service de messagerie téléphonique mis à disposition par la mairie de Toulouse.

Leurs actions concernent l'extension incontrôlée des terrasses et l'incivilité des usagers de l'espace public. Le problème majeur reste la consommation excessive d'alcool et de stupéfiants. L'association agit aussi contre les menaces verbales et physiques, la vandalisation d'immeubles, les souillures de toute nature et plus généralement, la dégradation accélérée de notre environnement quotidien. "Tous ces éléments ont créé une situation conflictuelle et des nuisances graves que ne supportent plus les riverains", explique François Pechmeja. Des lettres ouvertes à la mairie de Toulouse et à l'ensemble des pouvoirs publics de la région ont été rédigées par BVTC, afin de faire remonter les plaintes et les solutions pouvant être entreprises. La balle est désormais dans le camp des pouvoirs publics.

M.G, S.A. & T.L.

QUARTIERS, : RÉGISSEZ-VOUS !

Crédit : Martin Gausseran



◀ Solidement installée depuis 25 ans, la régie de quartier, située à la Reynerie, travaille avec les habitants.

LES BANLIEUES INCARMENT, DANS L'IMAGINAIRE COLLECTIF, UN BIEN TRISTE ASPECT DE LA VIE URBAINE FRANÇAISE.

Véhiculées par les émeutes de 2005, ces images de violence collent à la peau de ces quartiers où la vie est difficile pour les habitants. Face à cette difficulté, des projets citoyens ont émergé pour essayer de faire changer les choses. Zoom sur un acteur bien de chez nous : la régie de quartier à la Reynerie, à Toulouse.

Face au lac de la Reynerie et au détour d'une petite place, la régie de la Reynerie se fonde dans le quartier où elle est implantée depuis 25 ans. Pour nous parler de cet acteur emblématique, nous nous sommes entretenus avec Axel Gourdon, membre de l'association.

PAR QUOI A ÉTÉ MOTIVÉE LA CRÉATION DE LA RÉGIE DE QUARTIER ?

C'est une initiation qui a vu le jour

grâce à l'élan des citoyens de la Reynerie et de la mairie de Toulouse. Il fallait essayer d'apporter des solutions au plus grand problème des quartiers, à savoir le chômage de masse. (Il touche 25% des habitants à la Reynerie, NDLR.) En tant qu'association socio-professionnelle, nous avons dès le début essayé de proposer des formations professionnelles.

QUELLES SOLUTIONS APPORTEZ-VOUS ?

Nous nous articulons autour de trois grandes lignes directrices : l'insertion, la production et le lien social. La première consiste par exemple à proposer des cours de français et/ou de conduite à ceux qui le désirent. La production peut être par exemple le fait de travailler avec Tisséo dans le cadre de l'entretien ou du nettoyage

des véhicules, tandis que le lien social consiste à donner des cours d'alphabétisation, de bricolage, une initiation au tri des déchets. Nous intervenons auprès des écoles. Nous nous adressons aux jeunes aussi bien qu'aux parents, nous n'avons pas de public défini.

EN 25 ANS D'EXISTENCE, QUELS ONT ÉTÉ LES RETOURS DES HABITANTS DU QUARTIER CONCERNANT VOTRE IMPLICATION ?

Ils sont globalement très bons, le travail que nous fournissons est très apprécié, non seulement pour les bienfaits qu'il apporte au quartier mais aussi pour les bienfaits qu'il apporte aux personnes que nous accueillons dans notre structure.

M.G.

VOUS NE VIENDREZ PLUS À TOULOUSE PAR HASARD

Toulouse fait les yeux doux aux touristes du monde entier, la Ville rose souhaite entrer dans le Top 15 européen des destinations touristiques.

« Et si Toulouse sortait d'un tourisme d'affaires pour rentrer dans un tourisme culturel ? » s'enthousiasme Hadrien Harmel, le directeur de l'agence d'attractivité So Toulouse.

Comment ? En misant sur le réaménagement de certaines places phares de la Ville rose, telles que la Daurade, ou encore le port Viguerie.

Etre une étape incontournable sur le trajet des vacanciers européens coule de source. Toulouse souhaite partager son patrimoine, sa richesse historique. Elle dispose aussi d'une capacité d'accueil de 15 000 lits en hôtels.

A-L.C.

À BELLEFONTAINE, DES PARENTS IMPLIQUÉS POUR L'ÉCOLE

Dans les bureaux de « L'École et Nous » à Bellefontaine, les parents d'élèves poursuivent encore aujourd'hui l'objectif qui a motivé la création de l'association en 2003 : amener les parents à s'impliquer dans la vie scolaire et extrascolaire de leurs enfants et favoriser le dialogue avec les établissements scolaires. La création de « L'École et Nous » répond à un besoin. « C'est le résultat d'un manque de représentation des parents d'élèves dans les quartiers, explique Jamila El Ghamrasni, médiatrice sociale au sein de l'association. Nous organisons des sorties culturelles en famille pour permettre aux jeunes de découvrir le théâtre ou le cinéma ». Pour les parents de Bellefontaine, l'association compte aujourd'hui 260 membres. Ces derniers sont parents d'élèves ou mêmes anciens élèves. Écoutés, compris, les adhérents sont accompagnés afin de mieux connaître le système éducatif.

T.L.



ZAPPING



Crédit : Flickr.

À L'ABORDAGE DU MARAUDAGE

1 280 vols par effraction ont été recensés à Toulouse au premier trimestre 2016, soit une moyenne de 14 par jour. Afin de lutter contre ces cambriolages, la mairie et la police municipale de Toulouse ont mis en place « Participation Citoyenne ». La mairie a décidé de reprendre le principe instauré dans le Var pour combattre les multiples vols qui ne cessent d'augmenter depuis 2015.

Ce dispositif repose sur la solidarité entre voisins pour mieux aider les patrouilles de police. Des réunions de quartiers sont également organisées autour des commissariats de secteurs. Cette opération est encadrée par les différents préfets, procureurs et maires des 17 communes ayant adopté le projet.

A-L.C.



Un concert des Enfoiros, étudiants musiciens et danseurs, bénévoles pour les Restos du Cœur. (Crédit : Com'Photos Enfoiros de l'INSA - Maly Pellerin)

LES ENFOIROS : L'INSA AU SERVICE DES RESTOS

Marchant sur les pas de la génération Coluche, Les Enfoiros, musiciens bénévoles de l'INSA Toulouse, servent depuis 17 ans la cause des Restos du Cœur.

Réunissant le talent musical et la générosité de 150 volontaires, l'association met en place des collectes de denrées non périssables, tout en organisant chaque année des concerts payants.

Pierre-Marie Gaudry, étudiant en génie mécanique, danseur et président de l'association depuis 4 ans, explique : « Nos actions bénévoles ont évolué vers des concerts joués par des étudiants de l'INSA sur le modèle des Enfoirés, d'où notre nom. Nous avons récolté plus de 22 000 euros sur les 9 derniers concerts, c'est une réussite. »

Avec 300 000 repas supplémentaires distribués en 2016, le groupe entend poursuivre sa bonne dynamique en 2017.

S.A.



FTT & groovE
SALLE DE SPORT

18 Rue Joseph Serlin
31500 Blagnac

05 61 96 54 78
www.ftt-and-groove.com

Fausse publicité réalisée par les étudiants de 1^{ère} année du Bachelor Communication ISCPA Toulouse.



Crédit: M. Lorec

HANDI'CAPABLES, DES LOISIRS SANS LIMITE

▲ L'équipe du Toulouse Fauteuil Club lors d'un entraînement.

LES PERSONNES EN SITUATION DE HANDICAP SONT SOUVENT AU CŒUR DES OBJECTIFS DU DÉVELOPPEMENT URBAIN DE L'ACCESSIBILITÉ, INDISPENSABLES POUR L'AMÉLIORATION DE LEUR QUOTIDIEN. LEURS LOISIRS, SPORTS ET ACTIVITÉS CULTURELLES SONT TOUT AUSSI IMPORTANTS.



Crédit: M. Lorec

▲ Thomas accompagné de son chien.

Pendant les mois de novembre et décembre, et ce depuis sept ans, les universités de Toulouse, aidées par la mairie, mettent en place des rencontres « Ville et Handicap ». La dernière édition a connu une forte mobilisation grâce aux entreprises partenaires, aux associations et au public présent. Parmi les différentes animations, des spectacles, des expositions, des rencontres, des conférences, des projections de films et des visites dans les musées ou même des concerts afin de sensibiliser un large public à la question du handicap.

ADAPTATHON ET HANDY'FEST : RENDEZ-VOUS ANNUELS

Les personnes rencontrent des clowns, réalisent des patchworks ou prennent des cours de dessin. Parmi tous ces événements, les plus importants sont l'Adaptathon et le Handy'fest.

Le premier est une compétition qui demande à différentes entreprises de créer un projet afin d'assurer l'accessibilité à des postes pour tous les types de handicap. Les trois premiers prix reçoivent une aide afin de financer le projet. Le second est une journée durant laquelle plusieurs équipes doivent s'affronter dans différentes épreuves ludiques comme le babyfoot humain, le rallye fauteuil ou encore le bubble foot. Selon le site de l'université de Toulouse qui crée l'événement, le Handy'fest a pour but de créer « une sensibilisation festive et une prise de conscience autour de la question du handicap et de l'inclusion, pour un changement de regard sur cette réalité. »

DES RENCONTRES POUR SENSIBILISER

Toulouse regorge de différentes associations. L'une d'elles, Act's31, permet d'assister à des activités théâtrales. Fondée en 1997 par le comédien Jean-François Piquet (Jef'S pour les intimes), l'association fait en sorte que les personnes en situation de handicap puissent voir à prix réduit certaines pièces ou performances scéniques (telles que de la danse contemporaine proposée au théâtre national de Toulouse). Nous avons pu rencontrer un ancien membre de l'association entre 2005 et 2009 : « L'association m'a permis d'avoir plus de facilité pour voir des pièces et après elle m'a fait m'intéresser à des spectacles que je n'aurais jamais eu l'idée d'aller voir ». L'association réussit à avoir des prix attractifs grâce notamment aux recettes des DVD du spectacle de Jef'S « Sourd... et alors ? » et « Sourd Toujours ! »



Crédit: Act's31

▲ Des membres de Act's31 durant une de leur pièce destinée aux sourds.

LOISIRS POUR TOUS

« A chacun son loisir » est le nom de l'association proposant un lot d'activités variées aux personnes souffrant d'un handicap mental. Les 80 adhérents (dont les trois-quarts ont moins de 30 ans) ont la possibilité de sortir le temps d'une journée et parfois même d'un week-end.

Séjours au ski et soirée Nouvel An s'ajoutent aux traditionnelles activités : équitation, bowling ou « Laser quest ». La plupart des financements de l'association viennent des aides de l'Etat et de fondations privées (SNCF, La Française des jeux...). Mais les adhérents doivent malgré tout payer une partie de leur séjour (environ 80 % du budget).

Les bénévoles cherchent à instaurer un climat convivial malgré la difficulté d'encadrement. « C'est les vacances pour eux, pas pour nous, mais on essaie de leur faire ressentir un climat chaleureux et convivial », nous confie Zoé, l'une des animatrices. Pour cela, l'association compose des petits groupes et choisit des gîtes agréables pour le séjour. Sa récompense ? Plutôt que des remerciements, le sourire des adhérents lorsqu'ils retrouvent leur famille.

C.M. & M.L. & A.G.

HANDIFOOT POUR SORTIR DE LA ROUTINE

Maxime, 22 ans, atteint de myopathie et ancien joueur de handifoot au club de Toulouse, témoigne des bienfaits du foot fauteuil dans son quotidien.

LES RÈGLES DU HANDIFOOT SONT-ELLES DIFFÉRENTES DE CELLES DU FOOT CLASSIQUE ?

Les matchs se déroulent à l'intérieur sur un terrain de basket. Sur le terrain, nous ne sommes pas 10 mais 4 ou 5 avec un gardien et trois joueurs de champ. Le ballon est plus gros, presque 3 fois plus qu'un ballon de foot normal, et le temps de jeu est plus court : deux fois 15 minutes.

AU NIVEAU DU FINANCEMENT, QUELLES AIDES AVIEZ-VOUS ?

Honnêtement, la ville ne donnait pas un rond (rires). Les parents organisaient des lotos pour récolter des fonds et nous avions l'aide de certains donateurs. Les fauteuils étaient d'occasion.

QUE VOUS A VRAIMENT APPORTÉ LA PRATIQUE DU HANDIFOOT ?

Elle me permettait d'avoir un loisir en plus car jusqu'à ce que je commence, mes journées étaient rythmées par les soins, l'école et ma « Play » (rire). La compétition me donnait des objectifs et la possibilité de rencontrer d'autres personnes, certes handicapées comme moi, mais dans un contexte autre que médical.

Aujourd'hui, Maxime se définit comme un « retraité du foot », contraint d'arrêter parce que ses études lui prennent beaucoup d'énergie. Il garde néanmoins un très bon souvenir du handifoot.



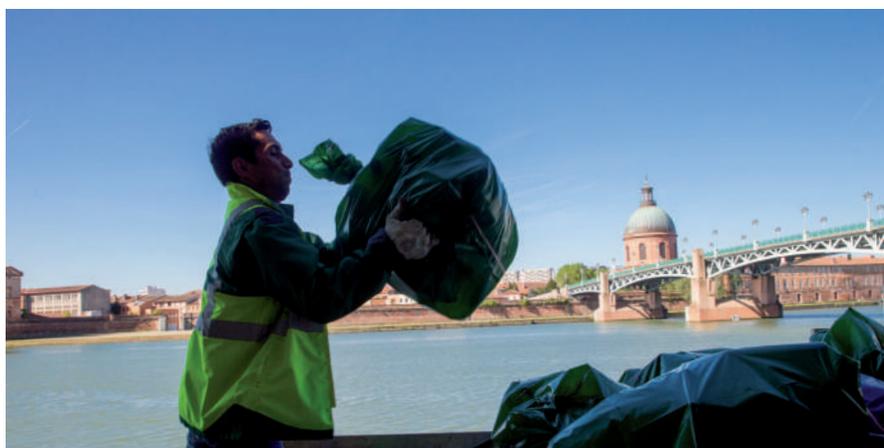
▲ L'équipe du Toulouse Fauteuil Club.

Crédit: M.Lorec

AUX PETITS SOINS DES RUES

Toulouse est-elle une ville propre ? Plus de 100 000 personnes foulent chaque jour le centre-ville. Et qui n'a jamais marché dans une crotte de chien ou sur un chewing-gum ? La municipalité a pourtant mis en place plusieurs projets de propreté.

Crédit: Ville de Toulouse



▲ La brigade propreté en action dans Toulouse.

Le « Défi propreté », par exemple, réunit 100 mesures concernant le maintien de la ville propre, à respecter dans les années à venir. Parmi les mesures qui viennent d'être mises en place, le déploiement de la brigade d'incivilité : chaque personne manquant aux règles de propreté risque des sanctions allant d'un simple avertissement au procès-verbal avec contravention pour les récidivistes.

LA CONTRIBUTION DES TOULOUSAINS

Durant le printemps 2016, l'institut de sondages BVA a réalisé un sondage sur la propreté de la ville : 94 % des sondés pensent que le manque de propreté vient du comportement des gens. Afin de sensibiliser la population, la campagne publicitaire « Ma ville plus propre, ma vie plus belle » a vu le jour. Un habitant sur cinq déclare également avoir déjà signalé un problème de propreté dans son quartier. Pour cela, la municipalité, accompagnée de

SQLI, une agence digitale, a décidé de lancer un système innovant avec la création d'une application, permettant à n'importe quel riverain de signaler la présence de problèmes de tous types : propreté, dégradation, éclairage, incivilité et stationnement. A la vue de l'un de ces problèmes, vous n'avez qu'à sortir votre smartphone, prendre une photo, écrire une description, et une équipe se charge du reste. Et pour ne rien oublier, vous pouvez aussi retrouver les jours de collecte sur l'application. Un système semblable à l'application a été développé par l'agence digitale pour la brigade d'incivilité, grâce à des PDA (petits ordinateurs permettant de signaler les déchets aux hommes sur le terrain).

C.M.

À TOULOUSE

10 tonnes
C'est la quantité de déchets récoltés chaque année.

Sapés pour bosser

L'association Reffet 31 essaie d'aider ces jeunes à trouver un emploi en travaillant sur leurs images et leur confiance en soi. Existant depuis 2005, l'association a lancé plusieurs ateliers et initiatives pour que les jeunes demandeurs d'emploi soient vus, entendus et surtout compris à travers différents ateliers comme de la création de romans photos et du théâtre.

L'une de ses initiatives phares est l'événement JOB sur son 31. En effet les jeunes ne savent pas forcément comment s'habiller, comment se présenter, ni valoriser leur image. Il s'agit de faire une collecte de vêtements corrects et de les redistribuer moyennant 50 centimes aux jeunes. Cela leur permettra de les porter lors des entretiens d'embauche.

M.L.

Les mamans à la cantine !

Destiné à dénoncer la « malbouffe » des menus scolaires, « Qualité cantines Toulouse » est un blog géré par plusieurs mamans, qui mettent un point d'honneur à améliorer les repas de leurs enfants. Elles font alors le compte-rendu des menus avec des photos, illustrant des critiques constructives. Par exemple : « Mais quelle est cette chose étrange venue d'ailleurs ? » pour une purée dite peu « ragoutante ». La démarche a porté ses fruits : la page Facebook et les entretiens avec la presse ont permis la création d'un groupe de travail en lien avec la mairie et les cantines. Ces dernières ont obtenu un budget de 300 000 euros pour améliorer les produits ainsi que 100 000 euros pour une meilleure préparation des plats. Encore loin du quatre étoiles, mais le changement est en route.

A.G.

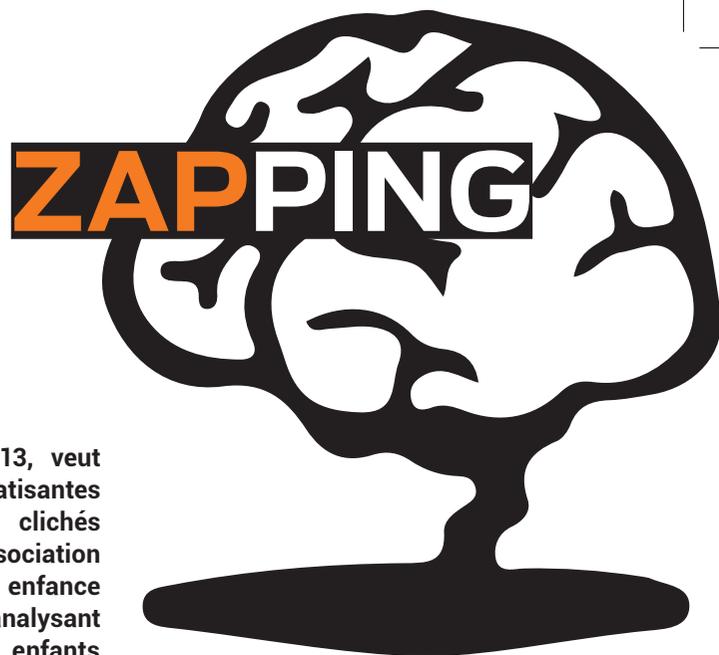
L'HÔTEL DES FAMILLES

Le Laurier Rose et la fondation Ronald McDonald permettent aux familles de rester au plus près de leur proche sans la contrainte de transports ou de parking qu'engendre une nuit à l'hôtel. A quelques pas du CHU de Purpan, ces foyers proposent une trentaine de chambres, de 10 à 30 euros. Ces prix sont possibles grâce à des subventions permettant des tarifs dégressifs en fonction des revenus des familles. Corinne Berte, directrice du Laurier Rose nous assure que la convivialité prime autant que le coût. Ce n'est pas Claire, maman d'une petite fille hospitalisée depuis deux semaines, qui nous dira le contraire : « Je me suis sentie écoutée et comprise. J'ai pu partager mes angoisses avec d'autres mamans et avec le personnel, et cela a rompu mon isolement. »

A.G.



Le jardin de la fondation Ronald McDonald. Crédit : A.Girardeau



FILLES/GARÇONS EX-AEQUO

Artemisia, apparue en 2013, veut mettre fin aux idées stigmatisantes de notre société sur les clichés garçons/filles. L'association décide d'agir dès la petite enfance avec « Egalicrèche » en analysant les comportements des enfants, des parents et des assistantes maternelles (ASEM). Le but ? Faire prendre conscience des différences de comportement selon qu'ils sont avec Paul ou Emma.

« Certaines ASEM ne se rendent même pas compte qu'elles agissent différemment avec un garçon ou une fille », nous confie Sophie Collard, coordinatrice de l'association. La seconde étape consiste à remanier l'environnement pour une meilleure mixité de la pièce et des jouets pour que les enfants choisissent leurs jeux en fonction de leurs goûts et non de leur sexe.

Aujourd'hui, « Egalicrèche » agit dans 6 crèches toulousaines et espère s'élargir dans les écoles, lycées et les centres aérés.



Crédit : M.Gausseran

A.G.



FACEBOOK : FOODTRUCKVIOLETTE
TWITTER : #FOODTRUCKVIOLETTE

05 61 85 49 63
WWW.FOODTRUCK-VIOLETTE.COM

DES PETITS BOULOTS À GOGO



Crédit : Le Play Off

Crédit : S. Heydon

▲ Le restaurant Play Off de Blagnac

EN RÉPONSE AU TAUX DE CHÔMAGE TOUJOURS TRÈS ÉLEVÉ EN FRANCE (17,2 % EN 2013 SELON L'INSEE ET PRÈS DE 30 % CHEZ LES 18-25 ANS), UNE NOUVELLE FAÇON DE TRAVAILLER VENUE TOUT DROIT DES ÉTATS-UNIS DEVIENT DE PLUS EN PLUS POPULAIRE DANS L'HEXAGONE : LE « SLASHING ».

Slashing : terme issu de l'anglais qui signifie « le fait de passer d'un emploi à un autre rapidement ». L'objectif du « slashing » est de permettre aux personnes ayant des emplois précaires (mi-temps, stages, CDD) de pouvoir les cumuler avec d'autres emplois de courte durée.

Cette méthode permet donc aux « slasheurs », personnes pratiquant le slashing, d'ajouter les emplois et les salaires. Les domaines de la restauration et de l'hôtellerie sont très prisés des slasheurs car les employeurs ont constamment besoin de personnel supplémentaire, ils privilégient donc principalement les intérimaires et les extras.

EJOBBER OU COMMENT METTRE LE SLASHING À LA PORTÉE DE TOUS



Crédit: Ejobber

▲ Rémy Bargas

Le « slashing » est encore peu connu du grand public malgré son côté pratique. Certaines applications ont ainsi été créées pour rendre cette technique plus accessible et facile d'utilisation. C'est le cas de la plateforme Ejobber, créée il y a un an à Toulouse.

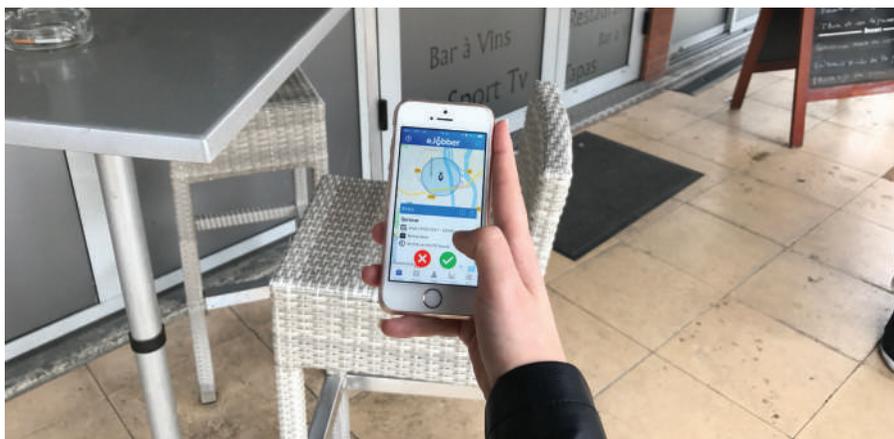
Rémy Bargas est le créateur de cette start-up toulousaine. Originaire de Marseille, il quitte l'école 3 mois avant le bac pour faire de sa passion son métier : la gendarmerie. Seulement, il se lasse et décide de se lancer dans la restauration, il fait ses armes à Toulouse, puis à l'étranger, notamment à Genève. Il retourne donc dans sa ville d'adoption avec beaucoup d'expérience et dépose son CV au Casino Théâtre Barrière. Il devient gérant du bar-restaurant, et c'est à cette période que l'idée d'Ejobber lui vient. Il décide de créer cette start-up pour « répondre aux besoins du restaurateur », qui a besoin de réponses rapides à ses demandes.

Ejobber est une plateforme qui met en relation restaurateurs et demandeurs d'emploi. L'utilisation est volontairement simple : « nous voulons redonner aux jeunes l'envie de travailler ». En termes de fonctionnement il suffit pour un jobber (nom donné aux personnes utilisant l'application) de remplir les données et critères de recherche (CV, photo, lettre de motivation). Plus le formulaire est rempli, plus les chances de trouver un extra sont grandes. De l'autre côté, les restaurateurs postent une annonce mentionnant le jour, l'heure et la rémunération proposée. De nombreuses opportunités sont donc disponibles pour les travailleurs, qui peuvent ainsi facile-

ment trouver du travail sur une très courte durée.

Lorsqu'un jobber voit une annonce qui lui correspond, il se porte candidat et instantanément l'employeur reçoit sa « carte de visite ». « Il était important pour nous de travailler dans l'instantanéité, les restaurateurs ont besoin de réponses rapides » souligne Rémy Bargas. Lorsque les deux parties sont d'accord, il y a « match », et le jobber n'a plus qu'à faire son travail.

Mais cette méthode ne permet pas de sortir de la situation de chômeur à long terme, le cumul de « petits boulots » entretient une précarité chez le travailleur.



Crédit: S. Heydon

▲ Le restaurant Play Off de Blagnac

QU'EN PENSENT LES SLASHEURS ?

Nous avons reçu le témoignage de toulousains utilisateurs du « slashing », et faisant plusieurs métiers. Parmi eux, Alice, 25 ans, Éric, 33 ans et Sébastien, 28 ans.

Alice est animatrice dans une école maternelle. Elle y travaille le matin et en fin de journée (16 heures - 18 heures). A côté de ce travail, elle est devenue coordinatrice de « CLAS ». Ces deux emplois lui permettent de gagner suffisamment pour vivre correctement avec son compagnon et son bébé. Chaque métier a ses avantages selon elle. Ce qui lui plaît dans le métier d'animatrice, ce sont ses « super collègues ».

Alice trouve donc des avantages et des défauts à ce cumul d'emplois, et c'est par nécessité qu'elle le fait. Elle ne serait pas contre trouver un emploi plus stable et avoir un rythme de vie moins effréné.

Éric lui, est chauffeur de grande

remise le jour, et agent de sécurité à Airbus la nuit. Il espère cependant exercer le métier de chauffeur à temps complet. À l'image d'Alice, c'est avant tout pour des raisons financières que Éric s'est lancé dans le slashing. Les utilisateurs sont conscients qu'ils n'ont pas d'autre solution et que cette façon de travailler leur permet de subvenir à leur besoins.

Sébastien travaille dans le bâtiment. Il est parfois chauffeur de poids lourds ou d'engins de chantiers, et fait aussi des remplacements dans la restauration. Il avoue vouloir faire d'autres métiers « par curiosité et par envie ». Il n'a jamais voulu faire un métier en particulier, et le slashing lui permet de satisfaire cette volonté.

Ces témoignages montrent que la plupart des personnes faisant plusieurs métiers le font plus par nécessité que par passion. Mais le slashing attire également des personnes en quête de diversité professionnelle.

T.A.

SLASHEURS, VOUS AVEZ DE LA VALEUR

Les personnes qui cumulent plusieurs emplois sont des profils recherchés par les employeurs et par les agences d'intérim.

Les contrats ne durent souvent que quelques heures, ce qui permet plus de flexibilité. Un gain de temps considérable pour les employeurs et les salariés puisque les profils sont régulièrement mis à jour. Ce qui facilite les échanges entre le demandeur et le recruteur.

Mais avant tout, les personnes cumulant plusieurs emplois doivent être réactives et motivées. Les « petits boulots » partent vite. Et comme l'explique Rémy Bargas, créateur de l'application Ejobber :

« pour une offre, il y a environ 60 candidatures, il faut donc avoir un profil complet pour avoir des chances de matcher. »

Les profils des slasheurs sont donc particulièrement recherchés par tous les acteurs du monde du travail.

S.H.

100
établissements
membres de Ejobber
dans la région
toulousaine

2500
jobbers toulousains

DES DRONES POUR INSPECTER LES AVIONS

DONECLE, UNE ENTREPRISE TOULOUSAINNE A MIS AU POINT UN DRONE POUVANT EFFECTUER L'INSPECTION VISUELLE EN SEULEMENT VINGT MINUTES. CE GAIN DE TEMPS PERMET AUX COMPAGNIES AÉRIENNES DE FAIRE D'ÉNORMES ÉCONOMIES PUISQUE L'IMMOBILISATION NON PLANIFIÉE D'UN AVION LEUR COÛTE DIX MILLE DOLLARS PAR HEURE.

Aujourd'hui, l'inspection visuelle d'un avion est effectuée par un technicien de maintenance. Durant cette inspection, le technicien doit vérifier l'extérieur de l'avion. Pour atteindre les parties supérieures, il est seulement maintenu à l'aide de cordes ou d'échafaudages. Le technicien cherche des taches noires, montrant que l'avion est endommagé. Ce travail est physique, dangereux, fatigant, risqué et long. Quand on aborde le remplacement du technicien par un drone, Matthieu Claybrough, co-fondateur de Donecle, nous répond que le technicien de maintenance est aussi habilité à effectuer d'autres tâches que l'inspection visuelle. Il ajoute que le drone envoie des photos de marques potentielles et que le technicien fait la réparation. Donecle produit et commercialise des drones dans le milieu aéronautique, permettant de faire l'inspection visuelle en autonomie. Donecle s'est créée en 2013. En 2014,



Crédit: AFI KLM EM / DONECLE - Patrick Delapierre

▲ Drone faisant une inspection visuelle.

Yann Brunel, Matthieu Claybrough et Josselin Bequet décident de commencer à travailler sur le drone, tout en continuant leurs métiers respectifs. Ils souhaitent créer un drone capable de faire en toute autonomie l'inspection visuelle de l'avion. Ils se sont rendus au salon du Bourget et ont vu que leur projet intéressait de nombreux acteurs de l'aéronautique.

En 2015, ils font les premières démonstrations et signent un contrat avec Air France Industrie. Si jusqu'à aujourd'hui tout ceci n'était qu'un projet, ce dernier va se concrétiser car les ventes des premiers drones sont prévues pour cette année.

C.O.

LE VRAC : UN PEU DE CECI, UN PEU DE CELA

A Toulouse, il existe un magasin 100 % vrac : Ceci & Cela. Sa créatrice, Louise Cardona, ancienne étudiante d'école de commerce s'est lancée dans le vrac car elle avait identifié un besoin dans le marché du vrac à Toulouse. Aujourd'hui, on peut tout acheter en vrac : céréales, pâtes, riz, produits frais, d'hygiène, d'entretien, liquides. Et les idées ne manquent pas pour Louise Cardona qui ajoute « j'ai projet d'ouvrir un autre magasin dédié aux fruits et légumes ».

Le vrac est avantageux : « nos produits sont à 90 % bio, et issus de producteurs locaux », explique Louise Cardona. Le client ne paie que ce qu'il va consommer.

Des clients au rendez-vous qui confortent le projet : « dès le début, ils venaient directement avec leurs contenants », ajoute Louise Cardona. Le vrac a donc un bel avenir dans la ville rose..

S.H.

LA VOITURE EST AU COIN DE LA RUE

A Toulouse, l'auto-partage existe déjà avec Citiz. Mais un nouveau service a vu le jour pour l'hyper-centre : les voitures Yea, plus adaptées à la ville. Comme le dit Elizabeth Rigal, chargée du développement commercial : « l'auto-partage doit permettre de répondre à tous les types de besoins, que ce soit pour aller travailler, pour aller faire du shopping ou partir en vacances ».

L'utilisation de Yea est simple : plus besoin de réserver. Une simple géolocalisation permet de trouver la voiture disponible la plus proche. Un utilisateur résume très bien ce service : « j'aime la simplicité Citiz ! ».

Comme le dit Elizabeth Rigal : « dans auto-partage, il y a partage. Nous sommes un service et nous sommes là pour tous ceux qui ont besoin d'une aide pour se déplacer ».

S.H.

ZAPPING

CHOUETTE COOP' : LE COURT-CIRCUIT DES GRANDES SURFACES

A Toulouse, un supermarché coopératif vient de voir le jour : Chouette Coop'. Ce nouveau supermarché prône le « consommer autrement ». Pour cela, il favorise les circuits courts, c'est-à-dire les produits locaux, et ceux issus de l'agriculture durable. Grâce à ce mode de fonctionnement, le supermarché peut payer au prix juste les producteurs toulousains.

En plus d'être un lieu de vente, Chouette Coop' sera un lieu d'échange, de solidarité et de mixité sociale. Les créateurs de Chouette Coop' ont par exemple organisé un atelier sur le thème « comment bien lire l'étiquette d'un produit ».

Pour pouvoir faire ses courses dans ce supermarché coopératif, il faut devenir coopérateur. Chaque coopérateur détient une part du supermarché. Il doit donc donner trois heures de son temps chaque mois pour participer à sa gestion.

C.O.



Crédit: Le Lab F&L,
LCC / Florine Galeron

▲ Supermarché Chouette Coop'.

LES ROBINS DES BOIS « ANTI-GASPI »

Une action éclair, voilà ce que font les Gars'pilleurs pour lutter contre le gaspillage des grandes surfaces.

Comme l'explique Etienne, membre du mouvement : « notre action est simple mais symbolique » pour sensibiliser au gaspillage alimentaire.

L'organisation est claire : un lieu de rendez-vous est donné aux volontaires, qui enfilent les gants, prennent les sacs et vont ramasser les denrées comestibles dans les poubelles. Les produits récupérés sont ensuite tous redistribués.

Et beaucoup prennent contact pour demander le lieu des prochaines actions. Le mouvement s'agrandit de jour en jour avec un mot d'ordre : « le gaspillage alimentaire est l'affaire de tous ».

S.H.



Crédit: Yann Deva

▲ Distribution de denrées à Jean Jaurès.

www.ultramarina-voyages.com



Ultra Marina

« Depuis plus de 30 ans,
Ultramarina réalise vos rêves
de plongée du plus classique
au plus fou »

Ultramarina, c'est un vaste choix
et une expertise des destinations
et séjours de plongée sous-marine



59 rue Franklin Roosevelt
31000 Toulouse

05 61 23 10 56

Fausse publicité réalisée par les étudiants de 1^{ère} année de Bachelor Communication ISCPA Toulouse.

NEWTECH#05

DÉVELOPPEURS, LES OUVRIERS DU WEB

Par Paul Arnould, Manon Louvet
et Samantha Sales,



Crédit : Manon Louvet

Crédit : Manon Louvet

▲ Un apprenti codeur au Campus IGS.

32 % DES DÉVELOPPEURS SERAIENT CONTACTÉS AU MOINS UNE FOIS PAR SEMAINE PAR DES RECRUTEURS.

Ce chiffre étonnant, révélé par l'étude du site Stack Overflow, montre le manque de développeurs qualifiés sur le marché du travail. Ce métier connaît aujourd'hui un essor considérable. Tant et si bien qu'en 2016, une étude du réseau professionnel LinkedIn, sur les métiers les plus demandés sur sa plate-forme, est catégorique : les développeurs web sont les professionnels les plus recherchés.

Pour Jérémy Pons, fondateur de l'agence de communication Origine Créative, « Le développeur, c'est la nouvelle façon de nommer le "programmeur". Il maîtrise un ou plusieurs langages informatiques. Il sait traduire, dans le langage approprié, les actions entre l'utilisateur et le système. Dans le cas le plus simple, on peut imaginer la simple action d'un bouton cliqué qui déclenche une action. Mais cette évolution sémantique – de programmeur à développeur – s'explique principalement par le fait qu'on lui demande désormais d'être plus en amont du projet, et pas seulement un exécutant. D'où l'intérêt d'avoir une formation solide quand on est un professionnel du métier. »

Après le « boum » informatique des années 1990, un grand nombre d'écoles classiques se sont créées. Cependant, nombreuses sont celles qui ne forment pas de développeurs aptes à se confronter au monde de l'entreprise et à ses attentes. Depuis quelques années, des formations plus adaptées s'ouvrent. Ces écoles proposent généralement un cursus à court terme, sans exigence de niveau d'études spécifique, et sont considérées comme « les écoles de la deuxième chance ». Elles sont destinées aux férus d'informatique, en froid avec l'enseignement académique.

UN LABEL DE RECONNAISSANCE POUR LES ÉCOLES

L'Éducation nationale a d'ailleurs décidé de soutenir ces écoles. En septembre 2015, le gouvernement a lancé le label « Grande École du Numérique » afin de soutenir les formations qui tentent de renouer avec ceux qui n'ont pas réussi à se rattacher au système scolaire classique. Le label est aujourd'hui une forme de reconnaissance envers les écoles du numérique. À Toulouse, elles sont plusieurs à posséder cette étiquette comme : Digital Campus, Simplan ou encore la Wild Code School.



▲ Des étudiants de l'école IPI en cours de code.

UN MÉTIER D'AVENIR

« Je me suis rendu compte que les développeurs étaient soit des ingénieurs en informatique, soit des autodidactes qui ont eu beaucoup de chance. Avec ce constat, j'ai eu l'idée de la Wild Code School pour que chacun puisse avoir une certaine pratique, tout en suivant une formation courte » raconte Romain Coeur, cofondateur de la Wild Code School et ancien développeur en freelance. Cette école a entièrement revu son système de cours, en proposant plus d'une dizaine de modules différents. Les « dojos » sont notamment des ateliers qui consistent à répéter plusieurs fois des mouvements, des actions : par exemple un algorithme, pour que celui-ci devienne naturel. Le choix d'une formation courte n'est pas non plus le fruit du hasard mais bel et bien dans l'intérêt d'apprendre de façon intensive, et prolonger l'apprentissage en entreprise. Ce choix favorise également la réorientation professionnelle. Les étudiants de ces écoles trouvent rapidement du travail, grâce au nombre de postes à pourvoir et à la professionnalisation de ce genre de formations.

LA PROGRAMMATION EST DÉSORMAIS
OMNIPRÉSENTE. UNE ENTREPRISE DOIT
FAIRE APPEL À UNE PERSONNE QUALIFIÉE

Comme souvent dans les métiers du numérique, les développeurs peuvent exercer leur profession de deux façons : en freelance pour plusieurs entreprises, ou au sein d'une structure dont le secteur d'activité nécessite leur action. La ville de Toulouse est connue pour accueillir un grand nombre d'entreprises innovantes et de start-up. Celles-ci fondent leur action et souvent leur communication sur les nouvelles technologies. Elles ne peuvent plus se passer du numérique et avec lui, des développeurs.

Pour toutes ces raisons, les entreprises de l'agglomération créent une demande en perpétuelle croissance sur le marché du codage. Dimitri Galitzine, directeur de l'agence digitale toulousaine Mediatools, fait souvent appel à des développeurs, et il sait ce qu'il attend d'eux : « Ils doivent avoir été formés aux méthodologies de structures informatiques. Ils doivent également savoir mettre en scène des animations et être en quelque sorte des développeurs pluri-médias. Leur personnalité est également très importante, trop de jeunes ont encore besoin d'être encadrés. »

M.L. & S.S.

LES JUNIORS DÉVELOPPEURS

À Toulouse, pour devenir développeur web, nul besoin d'attendre les études supérieures pour suivre une formation. Et ce, grâce à la Compagnie du Code. Cette société coopérative d'intérêt collectif a instauré, en partenariat avec la mîlée numérique, des « coding goûters ». Ces ateliers sont basés sur le « Créative Computing » qui consiste à apprendre la programmation aux enfants de façon ludique, en se basant sur ce qu'ils ont envie de produire. Portée par l'engouement des petits et des grands, la Compagnie du Code va désormais plus loin, en proposant des ateliers et des stages pendant les vacances scolaires pour les enfants de 7 à 17 ans.

Alain Gonzalez, membre fondateur et gérant de La Compagnie du Code, a partagé son intention et son ressenti : « Les enfants que l'on rencontre ne deviendront pas forcément informaticiens, mais ils auront eu une expérience de code très tôt ! Je pense qu'avec la nouvelle génération, il y aura de plus en plus de développeurs. C'est un métier d'avenir qu'il faut propulser et enseigner dès le plus jeune âge. »

S.S. & M.L.



LE COUTURIER DES CHANTIERS



Crédit : Manon Louvet

▲ Des professionnels du bâtiment sur un chantier blagnacais.

Aujourd'hui, les accidents sur les chantiers représentent un problème majeur pour les grandes entreprises : y remédier est devenu une priorité. En 2013, l'étude de l'Assurance Maladie sur les risques professionnels révélait déjà des statistiques inquiétantes : le secteur du bâtiment et des travaux publics représente le plus haut niveau de risques avec pas moins de 16,3 % d'accidents avec arrêts de travail et 26,8 % de décès accidentels. Un constat alarmant pour un secteur ne recensant pourtant que 8,5 % des salariés. Créée en 1994, l'entreprise toulousaine

Blanc Tailleur s'est lancée dans l'aventure du Synerthon. Ce concours, basé sur une démarche d'innovation, permet aux entreprises et start-up créatrices de collaborer avec de grands groupes leaders de marché, autour d'une problématique donnée.

Ludwig Katchynsky, responsable design chez Blanc Tailleur, explique leur démarche : « A ce jour, aucun système n'a été proposé. On a pris conscience des besoins des agents et on leur a trouvé une solution : nous sommes dans l'innovation. »

Un casque connecté capable de se réchauffer ou de se refroidir, ainsi qu'un système de communication favorisant les dialogues sur les chantiers. C'est à cela, que Ludwig Katchynsky fait appel pour répondre aux problèmes d'équipement des employés de Bouygues Telecom, Enedis, Veolia et Citelium, en matière de sécurité sur les chantiers. Pour réussir son pari, Blanc Tailleur a proposé une approche : « Nous rendre sur les chantiers afin de comprendre les différentes situations auxquelles ils sont confrontés. » Au-delà de garantir sécurité et fiabilité, s'ajoute la volonté de valoriser les travailleurs : « Les employés de chantiers sont des experts dans leur domaine et ont besoin d'être reconnus comme tels. » Un soin tout particulier sera donc apporté au design du casque pour optimiser l'ergonomie et le confort de ce dernier. Avec toutes ses prouesses techniques, Blanc Tailleur a entre les mains l'avenir du casque de chantier.

M.L. & P.A.

VIEUX MAIS BRANCHÉS

« Promouvoir le rôle des seniors dans la société » était l'objectif principal de Frédéric Bricka en fondant l'association Actisse en 2002. Le numérique apparaît comme un problème pour une majorité de seniors, qui ont le sentiment d'être relégués au second plan. Pour pallier cela, Actisse organise chaque vendredi des tables d'hôtes numériques à la Cantine, en partenariat avec la Mêlée Numérique, et ce, depuis 4 ans déjà.

Pour Jean, 78 ans, fidèle à ce rendez-vous hebdomadaire : « ces rassemblements permettent de trouver des solutions aux points de blocage des seniors ». Des groupes se forment, les échanges fusent, dans une atmosphère conviviale. Au-delà d'approfondir des connaissances numériques, Actisse offre l'opportunité de créer du lien social. Et les participants en redemandent !

P.A.

L'AUTONOMIE AU BOUT DE L'APPLI

Imaginée par une maman en quête de solutions, l'application WatchHelp vient en aide aux personnes atteintes de troubles cognitifs et mentaux.

Elle propose plusieurs fonctions qui guident une personne malade dans ses faits et gestes quotidiens. Toutes les informations sont programmées sur un smartphone via l'application, et sont directement envoyées sur une montre connectée. Lancée il y a environ un an, l'application compte déjà plus de 3 000 téléchargements. Ce succès repose sur la détermination sans faille d'Estelle, qui a porté ce projet pour aider son fils atteint d'autisme : « Je voulais qu'il soit autonome, c'était ma priorité. » Aujourd'hui, la maman voit plus grand, et confie avec beaucoup d'espoir sa volonté de créer sa propre montre et de s'étendre à l'international.

S.S.

DINO ET TED, ROBOTS DES CHAMPS

2017 semble réussir à Naïo Technologies. L'entreprise toulousaine a en effet lancé en début d'année deux robots spécialisés pour la vigne et le maraîchage : Ted et Dino.

Ces deux robots enjambeurs, avec leurs imposants gabarits, sont les successeurs du robot désherbeur Oz. Équipés d'une caméra, d'un laser et d'un GPS, nul doute que les deux petits nouveaux, conçus pour de très grandes exploitations, répondront aux besoins d'un marché qui fait face à la lutte contre les herbicides et les problèmes de désherbage. Car il est important de rappeler que le sens éthique de Naïo Technologies guide l'entreprise dans ces choix : « Nous voulons accompagner les maraîchers vers une agriculture simple et qualitative. »

S.S.



▲ Le robot Ted.

Crédit : Naïo Technologies

ZAPPING

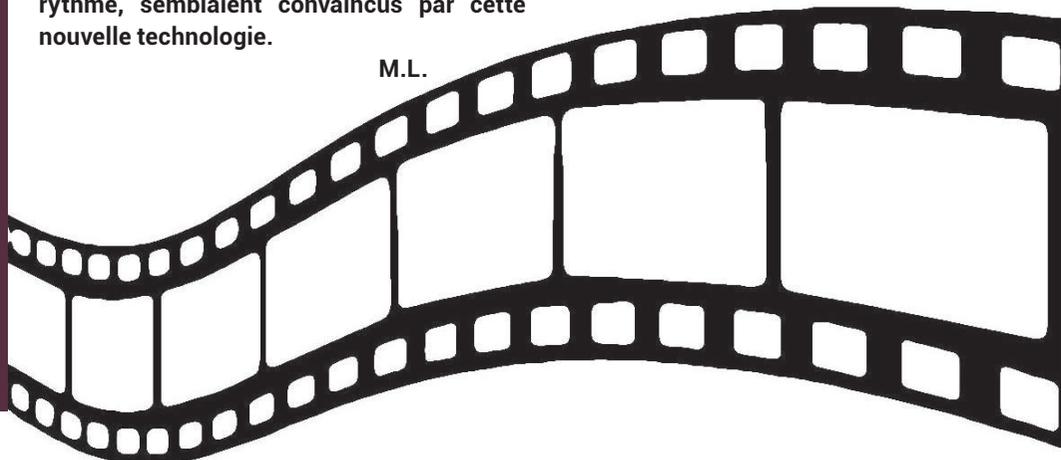
FENOUILLET FAIT SON CINÉMA

Kinepolis est le premier cinéma de France à proposer la technologie laser et c'est à Fenouillet que cette innovation s'est implantée.

Ce matériel de pointe projette une image avec un contraste de couleurs intenses. Le cinéma propose également la technologie Laser Ultra : un mélange entre les images laser et le son Dolby Atmos. Grâce à ses 64 canaux de diffusion, Kinepolis nous plonge au cœur du film.

La qualité sonore et visuelle de ce nouveau cinéma est d'autant plus appréciable lors des productions musicales. Pendant la projection du film « La la Land » de Damien Chazelle, les spectateurs, entraînés par le rythme, semblaient convaincus par cette nouvelle technologie.

M.L.



PRESSE ORANGE

APPLICATION MOBILE

RETROUVEZ VOTRE MAGAZINE
PRESSE ORANGE SUR SMARTPHONES
ET TABLETTES



Fausse publicité réalisée par les étudiants de 1^{ère} année de Bachelor Communication ISCPA Toulouse.



Crédit : Médiathèque José-Cabanis

▲ La Music Box de la Médiathèque José-Cabanis de Toulouse.

PARTAGEONS LA MUSIQUE !

EN OCTOBRE 2016, LA MUSIC BOX A VU LE JOUR AU SEIN DE LA MÉDIATHÈQUE JOSÉ-CABANIS À TOULOUSE. ELLE OFFRE UN ACCÈS GRATUIT À LA PRATIQUE DE LA MUSIQUE.

« L'idée de la Music Box est venue d'une rencontre des bibliothécaires », dévoile Amandine Minard, la responsable du pôle musique de la médiathèque.

En 2013, elle se rend, en compagnie de deux de ses collègues, Mathieu Ferraro et Thierry Moreira (musiciens à leurs heures perdues), à une rencontre des bibliothécaires à Montpellier. C'est lors de cette rencontre que les trois comparses prennent connaissance d'une étude menée sur les adolescents des années 80 : comment sont-ils devenus musiciens ? Il y a 30 ans, les instruments de musique étaient plus accessibles qu'aujourd'hui, car moins coûteux. C'est de ce problème d'injustice face à l'accès à la pratique des instruments qu'est née l'idée de la Music Box.

LA MISE EN PLACE

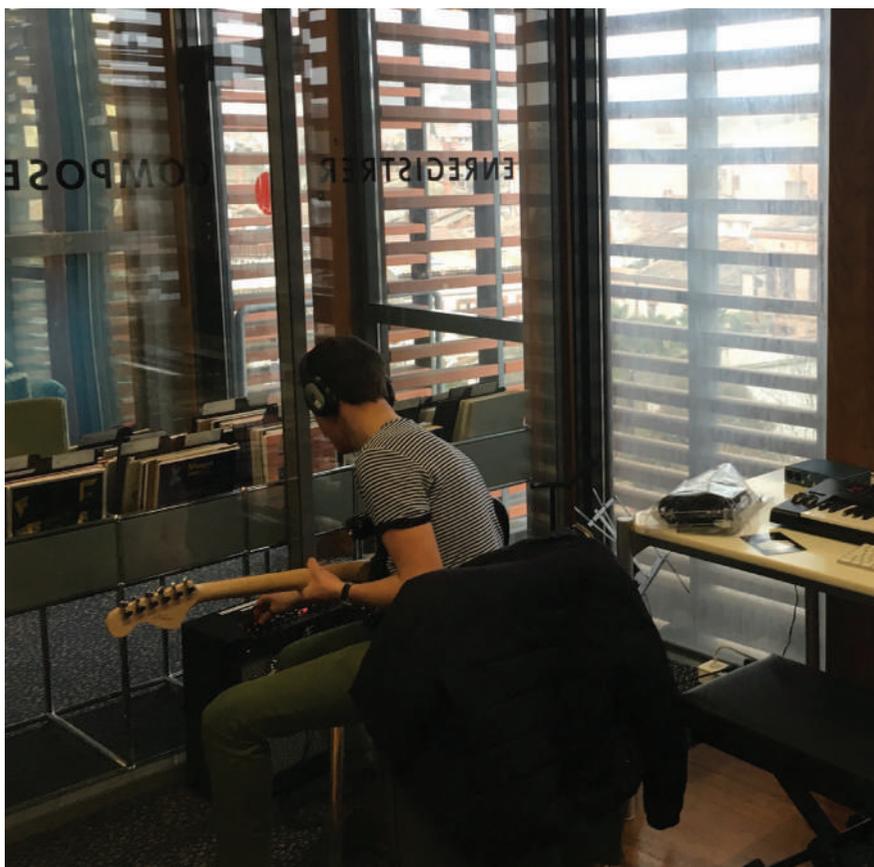
Rejoint par trois personnes supplémentaires, le trio constitue un groupe de travail dans le courant

de l'année 2014. Le but ? La mise en place d'un espace donnant un accès libre à divers instruments de musique. La médiathèque possédant déjà deux pianos en libre accès, le groupe avait pour ambition d'élargir le panel du matériel mis à disposition : plus d'instruments et des logiciels pour enregistrer et jouer de la musique.

« PAS UN STUDIO »

Après avoir décroché un marché avec le conservatoire de Toulouse, auprès duquel ils ont pu obtenir une grosse commande d'instruments, c'est en 2015 que le travail sur l'espace de la Music Box commence réellement : financement, design, fonctionnement. Avant l'arrivée du permis de construire en 2016 et le début des travaux en juillet. 20 000 euros ont été déboursés par le pôle musique, uniquement pour la construction de l'espace. La communication autour du projet, elle, a été financée par la mairie de Toulouse.

Disponible depuis le 23 octobre 2016, la Music Box, avec ses grandes vitres de verre, est uniquement accessible aux personnes détenant une carte d'abonné à la médiathèque. Par session d'1 h 30 par instrument, chacun peut venir s'exercer ou découvrir un instrument de son choix parmi la guitare, la batterie, la basse, les logiciels de musique assistée par ordinateur (Audacity, Garage band...) ou encore les logiciels de création de partition (Sibelius, Finale...). Néanmoins, les sessions peuvent se cumuler tout au long de la journée si la personne change d'instrument (exemple : 1h30 de basse + 1h30 de batterie). Toutefois, malgré la présence d'un matériel pro et de logiciel, « la Music Box n'est pas un studio », précise Amandine Minard. En effet, le but premier du nouveau concept est avant tout d'offrir un accès gratuit aux instruments afin de s'exercer ou de découvrir : « Il n'est pas possible pour un groupe de venir s'enregistrer ici. »



▲ Un abonné s'exerce à la guitare électrique.

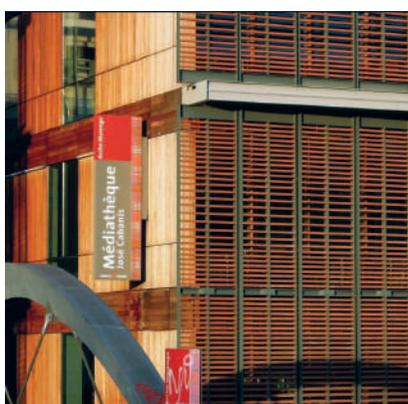
« Ça marche vraiment bien », se réjouit Amandine Minard. Au cours de la courte période du 23 octobre au 31 décembre 2016, 931 utilisations ont été répertoriées. **Un public relativement jeune, varié et majoritairement masculin** », précise la responsable, tout en regardant à l'intérieur de la Music Box où quatre hommes de tous âges sont concentrés sur leurs instruments.

UN PUBLIC MAJORITAIREMENT MASCULIN

Avec le succès grandissant de leur création, Amandine Minard et son équipe ont déjà reçu plusieurs demandes d'installation de nouvelles options. En effet, seule la captation de sons provenant d'instruments peut être réalisée à la Music Box. Un problème pour ceux qui souhaitent pousser la chansonnette. « Nous avons eu plusieurs demandes pour pouvoir enregistrer la voix. C'est vrai que nous n'avions pas pensé à cet aspect quand nous avons créé la box ! » À la

suite de toutes ces demandes, un projet de mise en place de matériel pour enregistrer la voix a vu le jour. Et ce n'est pas le seul dans lequel compte s'embarquer l'équipe : à la demande des utilisateurs ne sachant pas bien manier les instruments, un partenariat avec l'université Jean Jaurès (et plus particulièrement le département de musicologie) pourrait voir le jour afin d'organiser des tutorats.

C.D.



▲ Médiathèque José-Cabanis.

LE METRONUM AUSSI

Le Metronum, la salle des musiques actuelles, située en plein centre du quartier Borderouge propose également une « Music Box ». Avec une capacité de 250 places, cette boîte à musique est quant à elle réservée aux plus confirmés. Elle ne met pas à disposition des instruments de musique comme la Médiathèque mais permet à des artistes, des groupes musicaux de faire des show-cases ou des concerts intimistes.

Le concept de Music Box est bien différent car celle-ci est un espace scénique. Le Metronum met à disposition du public tout le matériel nécessaire de sonorisation : enceintes, retours, tables de mixage...



▲ Le Metronum.

Il n'est plus question ici de découvrir les instruments mais bel et bien la scène et son public.

Prochainement, ce sont des studios qui verront le jour dans la Music Box permettant ainsi de pouvoir s'enregistrer et de répéter. Ayant un franc succès, plusieurs jeunes groupes toulousains désireux de se faire connaître s'y produisent tous les vendredi soir.

F.O.



▲ Scène de la Music Box du Metronum.

Ces Toulousains font visiter leur ville

TOULOUSE GREETERS EST UN CONCEPT NÉ AUX ÉTATS-UNIS AU XX^E SIÈCLE ET REPRIS DANS LA VILLE ROSE EN JUIN 2013. VOICI COMMENT ÇA MARCHE.

A Toulouse, une quarantaine de bénévoles natifs de la Ville rose la font découvrir à leur manière. On les appelle des Greeters. Ils proposent des visites uniques, qui ne se ressemblent pas et qui valent le détour ! Selon Laura Biassette, la coordinatrice de Toulouse Greeters, le profil de ces guides pas comme les autres est extrêmement varié : ils sont âgés de 20 à 73 ans, ce qui permet de compter sur une réelle diversité au sein du groupe. Chacun peut apporter son expérience, connaissance de la ville.

UN MOMENT DE PARTAGE

Du jeune étudiant au senior, tout le monde y gagne. Mais quelle est la véritable motivation qui pousse un Toulousain à devenir Greeter ? « Un Greeter, répond-elle, c'est avant tout un amoureux de sa ville, qui a cette motivation de faire découvrir Toulouse d'une manière différente. Ces découvertes n'auraient pas

pu se faire si les visiteurs avaient sollicité un guide touristique axé sur le patrimoine toulousain. Nos bénévoles veulent transmettre leur intérêt pour Toulouse. »

Comment ça marche ? Il suffit au visiteur de remplir un formulaire sur internet dans lequel il fait part de ses centres d'intérêt, de ce qu'il aime particulièrement faire : sport, nature, balade... Grâce à ces renseignements, un Greeter spécial, qui possède les mêmes goûts que lui, lui est attribué. Un moment de partage se crée car le touriste se sent rassuré et davantage en confiance. « De nombreuses amitiés sont nées grâce à Toulouse Greeters » assure Laura Biassette. Pendant la visite d'une heure, rien ne vient interférer entre le Greeter et le touriste. Tout le monde peut bénéficier des services d'un Greeter : les Toulousains, les visiteurs français ou les touristes venus de l'étranger. A découvrir !

V.T



▲ Nicolas, Greeters depuis 10 ans.

Crédit : Toulouse Greeters



▲ Le pont Saint-Pierre de Toulouse.

Crédit : wikipedia

Un bistrot pas comme les autres

« In girum imus nocte et consumimur igni ». Écrites blanc sur noir au-dessus du bar où s'active Bruno Salviac, le chef des lieux (et aussi chef en cuisine), ces quelques lettres sortent tout droit d'un film datant des seventies. Elles n'ont certainement pas été choisies par hasard : le long-métrage de Guy Debord critique la société de consommation et l'aliénation capitaliste. Une œuvre engagée, tout comme le bistrot de Bruno, à sa manière. Situé dans le quartier des Carmes, le bistrot à la façade de briques toulousaines abrite une décoration originale et atypique : des étagères de bois en forme de ruches recouvertes de plantes vertes sont accrochées au mur, s'accordant parfaitement avec les meubles vintage façon « maison de campagne » qui vous plongent dans une ambiance chaleureuse. En opposition à la société critiquée par Debord et Bruno, l'Anartiste est avant tout un lieu de partage convivial où l'on pourrait bavarder toute la journée en croisant un tas de profils différents : des enfants en train de jouer, des étudiants en plein travail ou des quinquagénaires venus déguster un bon vin. Loin de la ville pressée, l'Anartiste est un refuge de sérénité à consommer sans modération, a contrario du panel d'absinthe que l'on peut y trouver.

C.D.

Ça bouge à Borderouge !

Le Metronum, le jardin du Muséum et maintenant un cinéma... Borderouge est en plein boom culturel. De plus en plus de Toulousains quittent la pollution du centre-ville pour les petits quartiers où la vie est plus paisible le week-end. Ici, c'est l'incontournable marché du samedi matin sur la place du Carré de la Maourine qui rythme les habitudes des résidents du quartier. Des animations y ont souvent lieu grâce aux associations comme Animabord ou Borderouge en Transition. Tout ceci a incité les élus locaux à mettre en place ce nouveau projet urbain afin de dynamiser encore plus le quartier. Après le Metronum, un cinéma ouvrira ses portes cette année. Composé de trois salles et d'un espace de restauration, le « Ciné Borderouge » pourra accueillir environ 300 personnes. Une association entre Utopia et le restaurant Le Régent fera naître ce nouveau complexe. Les habitants auront accès au septième art sans être obligés de se déplacer vers le centre de Toulouse.

F.O.

MUSÉE SAINT-RAYMOND : DES FACILITÉS POUR LES HANDICAPÉS



Crédit : Musée Saint-Raymond

▲ Visite sensorielle.

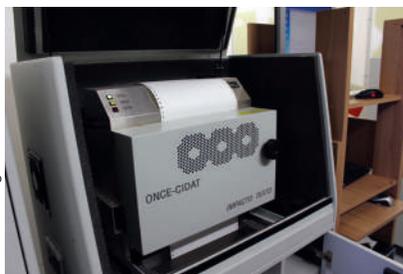
Les lieux publics ne sont pas souvent faciles d'accès pour les handicapés, y compris ceux où l'on délivre la culture. Pour y remédier, le musée Saint-Raymond propose depuis 2005 des activités aux personnes atteintes d'un handicap visuel et auditif. Une tout autre manière de le visiter ! Les handicapés visuels bénéficient de visites sensorielles, mises en place pour découvrir les œuvres. « Ces visites sont accessibles à tous, mal voyants ou non, confie Lydia Mouysset, la médiatrice culturelle du musée. Cela permet un échange entre eux. Et l'on découvre qu'ainsi, chacun a sa propre façon de percevoir l'art. » Pour les handicaps auditifs, un audioguide permet d'amplifier le son. Le musée veut rendre les visites encore plus interactives, en mettant en place un visioguide en langue des signes d'ici 2018. V.T.

ZAPPING

LA LITTÉRATURE EN BRAILLE !

Les universités toulousaines abritent un petit nombre d'étudiants déficients visuels. Rares sont les manuels et œuvres mis à leur disposition. Pour eux, le Centre de transcription et d'édition en braille (CTEB) à Toulouse constitue une aide précieuse. L'association permet en effet aux personnes souffrant de déficience visuelle la transcription de journaux, de livres et même de relevés bancaires. « Nous essayons d'être à la pointe de l'actualité, de sortir des livres assez récents. » Nos prestations sont variées et dépendent de la demande », explique Adeline Coursant, la directrice du CTeb. Le centre propose une transcription du français au braille, disponible en France métropolitaine et dans les DOM-TOM, mais la demande vient également de pays étrangers francophones comme le Québec ou certains pays d'Afrique. Et les étudiants dans tout ça ? Œuvres littéraires, articles, livres scolaires, ils trouvent une offre intéressante. « Grâce aux réseaux sociaux, nous pouvons avoir des retours de ces jeunes qui nous poussent clairement à continuer », précise la directrice.

V.T.



Crédit : Virginie Tsiao



▲ Une imprimante de la CTeb qui édite des livres en braille.

Chapeau
18,95 €

Robe
30,99 €

BAMBOO FASHION

179 Avenue Félix Faure
31300 Toulouse
05 61 85 49 63

www.bamboo-fashion.com

Fausse publicité réalisée par les étudiants de 1^{ère} année du Bachelor Communication ISCPA Toulouse.



iscpa!
JOURNALISME
COMMUNICATION
PRODUCTION

JE PASSE À L'*

ACTION

* Ici, action veut dire : redécouvrir le plaisir d'apprendre, révéler sa vraie nature, passer du savoir au faire...

ÉCOLE DE JOURNALISME

Cycle Bachelor : de bac à bac+3
Titre certifié par l'Etat de niveau II*
Presse écrite, web, télévision, radio...

ÉCOLE DE COMMUNICATION

Cycle Bachelor : de bac à bac+3
Titre certifié par l'Etat de niveau II*
Événementiel, publicité, relations presse...

Cycle Mastère : de bac +3 à bac +5
Titre certifié par l'Etat de niveau I*
Communication 360°, cursus en alternance



ISCPA Toulouse - Campus IGS - 186 route de Grenade - 31700 Blagnac

Votre contact : Yann Oster - 05 31 08 70 52 - yoster@groupe-igs.fr

iscpa-toulouse.com facebook.com/iscpaToulouse twitter.com/iscpaToulouse

02/2017 - Direction Marketing & Communication du Groupe IGS. - Crédits photos : ©Getty Images. - Établissement d'Enseignement Supérieur Technique Privé
* Titre de « Journaliste » [code NSF 321t, niveau II, enregistré au RNCP, Journal Officiel du 10/08/2011] - * Titre de « Responsable de projet communication interne/externe » [code NSF 320p, niveau II, enregistré au RNCP, Journal Officiel du 27/08/2013] - * Titre de « Directeur de projet communication » [code NSF 320n, niveau I, enregistré au RNCP, Journal Officiel du 17/03/2016]